

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie au nom de M.M. François Briois, Jean-Denis Vigne et moi-même l'ouvrage *Shillourokambos. Un établissement néolithique pré-céramique à Chypre. Les fouilles du secteur 3*, 2021, CNRS Editions, 776 pages, 525 figures, 150 tableaux, 5 plans hors-texte. Chypre constitue un excellent observatoire pour apprécier les étapes qui ont conduit, au Proche-Orient, des sociétés de chasseurs aux communautés d'agriculteurs. Ne disposant ni de plantes ni d'animaux sauvages susceptibles d'être domestiqués, toute apparition de céréales ou d'animaux sur l'île ne pouvait être due qu'à des transferts depuis le continent. Chypre, réceptive à toutes les pulsions qui, au Levant, rythmaient les avancées de la « révolution néolithique », est donc un terrain qui permet séquencer très finement les moindres phases qui scandaient l'évolution socio-économique à cette époque. C'est un

avantage qui n'existe pas toujours sur les lieux mêmes où se déroulaient les mécanismes de la « néolithisation » car les débats sur le statut, sauvage ou domestique, des espèces y restent souvent ouverts. A Chypre en revanche, leur apparition souligne automatiquement sinon leur domestication, à tout le moins leur « contrôle » par les humains qui les transféraient sur l'île. Les avancées vers l'économie de production peuvent donc y être établies et, en retour, livrer des clés chronologiques sur ces étapes dans la « zone-mère ».

Le présent ouvrage rend compte des recherches conduites sur le secteur 3 du site de Shillourokambos, la partie méridionale du gisement dont les occupations concernent plus particulièrement l'intervalle 7600-7000 avant notre ère, ce qui correspond au PPNB récent (*Pre-Pottery Neolithic B*) du Levant. La combinaison des coupes stratigraphiques et des décapages horizontaux a permis de reconnaître dans le temps et l'espace une succession d'installations et de reconstituer une évolution du bâti et des nombreuses structures associées : restes de constructions, agencements circulaires bordés de pierres dressées, « plaques » pavées de galets, combustions, fosses et cuvettes, empièremments, puits et une citerne.

De longs chapitres sont consacrés à l'exploitation de l'environnement par les populations paléochypriotes. L'anthracologie révèle un paysage caractérisé par des associations forestières mêlant pistachier, olivier, pin et chêne à feuillage caduc. L'économie végétale reposait sur la culture des céréales (blé, orge) et des légumineuses (lentille, pois/vesce) ainsi que sur la cueillette (prune, térébinthe, micocoule).

Les matériaux utilisés pour la construction des bâtiments, tous de plan circulaire, comportaient essentiellement de la terre crue pour la phase moyenne du phasage général du site et la pierre pour les stades récents. Les constructions de la phase moyenne notamment étaient précédées par le creusement d'une fosse à profil en auge, secondairement comblée

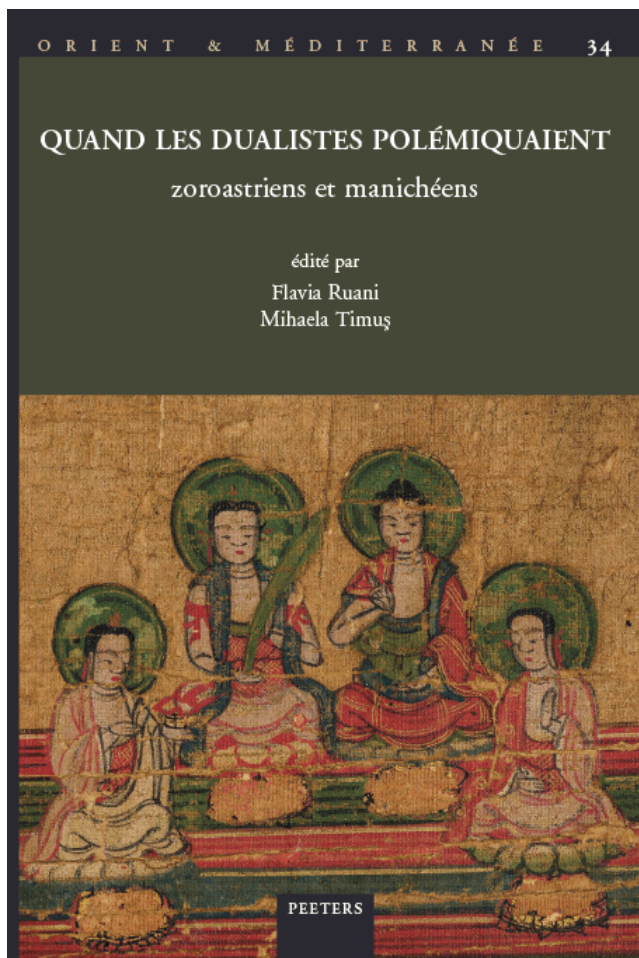
d'un radier à même de recevoir le sol du bâtiment et un anneau périphérique ; les parois des murs étaient édifiées en terre massive, quelquefois enrichies d'une armature de moellons. Divers aménagements parsemaient l'espace villageois : le regroupement de certains agencements dans des parties déterminées du site évoque des aires d'activités spécialisées, faisant penser à des comportements sociaux plus collectifs que familiaux.

L'équipement en outils de pierre taillée comportait essentiellement des industries en chert local auxquelles s'ajoutaient sporadiquement des lamelles d'obsidienne importées de Cappadoce. Une étude tracéologique, ciblée sur la phase moyenne A, renvoie à des activités de chasse, de moisson, de travaux de boucherie, de traitement des peaux et des matières osseuses. L'outillage « lourd », essentiellement sur galets, documente sur des activités de raclage, polissage, percussion, broyage, mouture, tranchage et leur évolution respective tout au long de l'occupation du site. L'abondante vaisselle de pierre souligne son importance dans le quotidien (sphère de préparation et de consommation des aliments notamment). Les nombreux objets « symboliques » et parures de pierre associent des représentations anthropomorphes, zoomorphes et tout un artisanat original en picrolite, une roche verte locale.

L'exploitation des ressources animales porte d'abord sur les vestiges coquilliers, reflet de l'alimentation ou de la confection d'outils ou de parures. Les activités halieutiques concernaient tout particulièrement la capture de mérous. On doit noter l'introduction précoce sur l'île du chien et du chat et rappeler qu'une sépulture du site a livré l'association d'un humain et d'un chat de forte taille : c'est à ce jour la plus ancienne attestation d'une relation privilégiée entre notre espèce et un possible félin de compagnie. En raison de la documentation accumulée (20 000 restes déterminés et analysés), l'étude de la macrofaune s'avère essentielle dans la connaissance des activités d'élevage, celles-ci prenant le pas sur la chasse vers le milieu du VIII<sup>e</sup> millénaire. La complémentarité chasse-élevage sur le temps long est de fait abordée sous divers aspects : abattage, découpe, traitement des carcasses, caractères de l'alimentation. Des développements très détaillés, espèce par espèce offrent une image très complète des espèces exploitées : suidés, daim, bœuf, chèvre, mouton.

L'étude des populations elles-mêmes est abordée à partir des sept sépultures mises au jour. La tombe 283 mérite une attention particulière, non seulement en raison de l'association humain/chat déjà évoquée mais aussi du mobilier original qui accompagnait le défunt : haches polies, gastéropodes marins notamment. Un autre développement porte sur l'état biologique des populations, les diverses maladies et parasitoses dont elles étaient affectées.

En conclusion sont passés en revue les aménagements hydrauliques (puits, citerne) de l'ensemble du site. En effet les néolithiques ont réussi à surmonter les difficultés d'une insertion en milieu aride en créant un système original de récupération des eaux. Un autre chapitre récapitule les 54 datations au radiocarbone obtenues sur l'établissement et, par le biais d'une analyse bayésienne, met en évidence une fréquentation des lieux peu ou prou continue pendant la longue séquence observée. L'ouvrage se termine par un développement synthétique confrontant les données du secteur 3 du gisement avec celles du Pré-céramique récent du Levant. De même est abordée la genèse de la culture chypriote de Khirokitia qui prend la relève de celle de Shillourokambos lors des derniers siècles du VIII<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre *Quand les dualistes polémiquaient. Zoroastriens et Manichéens*, paru sous la direction de Mesdames Flavia Ruani (chargée de recherches au CNRS, Institut de recherche sur l'histoire des textes) et Mihaela Timuş (chercheuse à l'Institut d'Histoire des Religions, Académie roumaine), série Orient & Méditerranée, 34, Peeters, Louvain-Paris-Bristol, 2020, 330 p.

Ce volume contient les Actes de deux journées d'études qui s'étaient tenues au Collège de France les 12 et 13 juin 2015. Une telle rencontre venait tout à fait à son heure, pour plusieurs raisons. Tandis que, grâce aux traités de Saint Augustin, l'accès à la polémique chrétienne antimanichéenne remonte au début même des études manichéennes, le contexte interreligieux général dans lequel s'inscrit cette polémique a été beaucoup moins étudié. La polémique antimanichéenne a fleuri dans le zoroastrisme depuis le grand mage Kerdīr au III<sup>e</sup> siècle jusqu'aux

traités pehlevi du IX<sup>e</sup> siècle ; le zoroastrisme avait déjà une histoire de polémique interne, on pourrait même dire dès ses origines avec la condamnation des "mauvais rituels" dans l'Avesta ; le manichéisme a lui aussi pratiqué le genre polémique, même si les outils qu'il employait à cette fin nous sont surtout connus par ses adversaires. Ces traditions polémiques ont emprunté l'une à l'autre leurs procédés (dialogue privé réel ou fictif, controverse publique parfois en présence des autorités civiles ou religieuses), tout en gardant leurs spécificités (recours systématique au registre infernal dans la polémique zoroastrienne, aux images du combat cosmologique entre la Lumière et les Ténèbres dans la polémique manichéenne). Une autre raison de reprendre ce dossier est que les sources se sont considérablement enrichies : les traités pehlevi sont aujourd'hui réédités ou en cours de réédition sur la base d'une philologie renouvelée ; la collection des *Kephalaia* coptes (du IV<sup>e</sup> siècle mais remontant à des écrits rédigés en syriaque par la première génération des disciples de Mani), connue depuis longtemps par le codex de Berlin, est en train d'être complétée par l'édition trop longtemps retardée du codex du Dublin. Dans la première partie consacrée au "Controverses zoroastriennes", Alberto Cantera étudie les mécanismes de prise de décision doctrinale à partir du *zand*, l'exégèse sassanide et post-sassanide de l'Avesta, dont le fonctionnement offre beaucoup d'analogies avec celui du Talmud ; les traités pehlevi renvoient l'écho des assemblées délibératives, et aussi de la manipulation des *auctoritates* pour faire prévaloir les opinions les plus conservatrices. Götz König étudie l'usage de la logique argumentative en débloquent plusieurs impasses dans la lecture de deux textes pehlevi fondamentaux, le

*Dēnkard* 3 et le *Dādestān ī denīg*. Miguel Ángel Andrés-Toledo compare l'usage dans les disputes religieuses des littératures védique et zoroastrienne.

Dans la deuxième partie, "Zoroastriens et manichéens", Antonio Panaino compare l'astrologie et l'uranographie des deux traditions : contrairement au Zoroastrisme, le manichéisme n'a pas développé un système original et s'est contenté de durcir la démonisation des astres en l'étendant à la sphère des étoiles fixes. Mihaela Timuş propose une nouvelle interprétation de l'invective *rad-mastarg* que l'auteur du *Škand Gumānīg Wizār*, seul traité zoroastrien entièrement polémique qui ait été conservé, adresse à Mani: "maître crâne", l'implication étant "crâne vide", avec aussi un renvoi à l'imaginaire infernal (manger la cervelle dans un crâne est la peine réservée au voleur et au traître); dans ce même traité la présentation du mythe manichéen de la séduction des archontes fait elle aussi appel à l'imagerie des Enfers, tout en utilisant un cadre emprunté à la rhétorique syriaque. François de Blois donne une nouvelle édition du fragment pehlevi de Turfan M 28, où il reconnaît une libre transposition rimée du *Livre des Mystères* de Mani connu par quelques citations. Il identifie les cibles successives comme étant les Juifs, trois sectes chrétiennes (Elchasaïtes, Marcionites, Bardesanites), enfin les idolâtres. Dans les invectives contre le faux Jésus, le Jésus homme, "le petit avorton de l'infâme qui s'était écartée de la voie quand elle devint l'épouse de Joseph", je propose pour ma part de reconnaître une reprise de la diatribe juive (Jésus conçu hors mariage et pendant les règles, voir le *Toledoth Yeshuh* du IX<sup>e</sup> siècle; raconter déjà mentionné par Origène, *Contra Celsum* I.32); ces motifs ont été empruntée par la polémique zoroastrienne (discours de Mihr-Narseh aux Arméniens en 440, voir Elishē, *Histoire de Vardan*; *Škand Gumānīg Wizār* XV.4-17). Paul Dilley analyse des passages récemment publiés du codex de Dublin des *Kephalaï* qui montrent Mani polémiquant à la cour sassanide, se révélant très au courant des pratiques rituelles entourant le Feu sacré et affirmant avoir eu la vision de l'au-delà, en exact contrepoint à son adversaire Kerdīr. Michel Tardieu reprend l'étude du fragment 19 de Basilide transmis dans les *Acta Archelai*, l'une des premières oeuvres de polémique chrétienne antimanichéenne, fragment qu'il dégage de son enveloppe hérésiologique : le gnostique Basilide, dont la polémique chrétienne a fait un philozoroastrien précurseur de Mani, s'inscrit en fait entièrement dans la doxographie alexandrine du II<sup>e</sup> siècle.

La troisième partie, "Controverses manichéennes", s'ouvre sur une contribution de Iain Gardner, auteur de la traduction de référence des *Kephalaïa* de Berlin, qui vise à donner un tableau complet et profondément révisé de la présence manichéenne en Égypte. Il entend démontrer que l'idée d'un foyer principal à Lycopolis en moyenne Égypte n'est pas fondée sur des arguments solides; la résidence de l'Enseignant, *didaskalos* (*možak* en sogdien), représentant de l'*archégos* de Ctésiphon, était toujours à Alexandrie, avec des foyers locaux dans les oasis du désert, ainsi à Kellis où l'on a découvert la production écrite quotidienne d'une communauté rurale manichéenne de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle; l'activité polémique contre les chrétiens était confiée à des groupes de prédicateurs itinérants. Il propose des dates beaucoup plus tardives que celles généralement admise tant pour le manuscrit du Codex grec de Cologne (qui serait du VIII<sup>e</sup> siècle) que pour la disparition du manichéisme en Égypte (pas avant l'époque abbasside). Jean-Daniel Dubois et Madeleine Scopello montrent, avec des arguments complémentaires, qu'en contexte manichéen le terme copte *dogma* n'a pas le même sens qu'en grec mais est toujours péjoratif, comme désignation des religions adverses, l'analogie la plus proche étant le terme pehlevi *kēš*. Anna Van den Kerchove analyse toutes les instances de controverse dans le Codex de Berlin ; bien que les *Kephalaïa* fussent réservées à l'usage interne, elles contiennent des éléments de langage destinés à préparer les lecteurs à affronter ces situations ; un passage offre une attestation unique de polémiques internes à la communauté, qui se concluaient par l'expulsion des contrevenants selon une procédure légale. Enfin, Flavia Ruani s'attache au *Contre Mani* d'Éphrem de Nisibe (ca. 306-373), en syriaque, en livrant une traduction nouvelle du long

passage dialogué qui dans une mise en scène fictive oppose Éphrem à Mani lui-même, dont les interventions peuvent être considérées comme des citations authentiques de ses écrits.

Un index des passages cités complète ce volume soigneusement édité, qui va faire référence. »





« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Clémence Revest, *Romam veni. Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*, éd. Champ Vallon, Ceyzérieu, 2021, coll. Époques, 425 p.

Ce bel ouvrage, dont le titre emprunte l'incipit de l'épistolaire de Leonardo Bruni, est la version largement remaniée d'une thèse de doctorat menée sous ma direction. Clémence Revest, ancienne membre de l'École française de Rome et aujourd'hui chargée de recherche au CNRS, est l'une des rares historiennes françaises spécialistes de l'humanisme italien au Quattrocento.

Partant d'une thèse volumineuse et érudite, elle a patiemment et intelligemment repris cette longue enquête pour en faire un livre d'histoire plus dense mais non moins exigeant dans sa démonstration, plus accessible aussi au-delà du cercle des hyper-spécialistes car un tel ouvrage, par son argument et sa méthode, pourra s'adresser à tous ceux qui s'intéressent aux débuts de la Renaissance ou encore aux nouvelles

perspectives de l'histoire des intellectuels.

*Romam veni* met en lumière un moment essentiel, jusqu'ici masqué par une historiographie traditionnellement florentino-centrée : la genèse du mouvement savant alternatif des « sciences en humanités » à la curie romaine, en pleine crise du Grand Schisme d'Occident, dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle. C'est dans une administration pontificale réinstallée en Italie, mais confrontée à l'enlisement de la division de l'Église et à l'instabilité chronique de sa capitale, qu'une jeune génération de lettrés s'épanouit et s'affirme au sein de l'appareil institutionnel et idéologique de la papauté. Et ce moment précoce et fécond de rencontre entre humanisme et papauté a constitué, nous montre encore l'historienne, un temps déterminant pour le façonnement et la promotion de l'humanisme en culture dominante et étatique. Il faut souligner que C. Revest a fondé son enquête sur un vaste examen des sources à disposition – des textes humanistes conservés (correspondances, discours, poèmes, dialogues, préfaces, récits etc., avec plusieurs trouvailles inédites), mais également des archives pontificales et conciliaires (lettres apostoliques, cahiers comptables, registres de trésorerie etc.), des archives notariées, diplomatiques et universitaires relatives aux curialistes étudiés, des chroniques et témoignages évoquant le Grand Schisme, Rome ou les conciles de Pise et de Constance. Cette approche globale, à la croisée entre vie savante, carrières professionnelles et contexte socio-politique, lui a permis de développer une approche prosopographique à la fois culturelle et institutionnelle, et de singulariser une « constellation

humaniste » à la curie composée de 81 individus, dont une large fraction était jusqu'à présent méconnue.

La première partie du livre est consacrée à la mutation de l'humanisme en un « mouvement » au début du XV<sup>e</sup> siècle et au rôle déterminant du foyer curial. Elle met d'abord en lumière l'élaboration d'une mémoire partagée de la naissance des *studia humanitatis* en tant que réveil culturel, une mémoire glorieuse et consensuelle qui émerge à partir d'une série d'événements – des « mythes de fondation » – situés à la curie des années 1400-1420 (par exemple les découvertes de manuscrits au concile de Constance par Poggio Bracciolini et ses comparses), qui ont été mis en récit par leurs protagonistes puis transmis dans la littérature des hommes illustres tout au long du siècle suivant. C. Revest s'attache ensuite à décrire l'homogénéisation et l'expansion d'un milieu culturel aux multiples nuances, déterminé par ses pratiques savantes et les formes de sociabilité et de notoriété qui y étaient attachées. Elle évoque à ce propos l'essor d'une première « république des Lettres » - l'expression est alors utilisée pour la première fois - et propose notamment des représentations graphiques des échanges épistolaires. Ces observations la conduisent à mettre l'accent sur la fonction de la curie comme pôle de création et d'échange, à l'échelle de la péninsule italienne, et comme tremplin international pour le programme humaniste : l'historienne livre par exemple une analyse détaillée de recueils de miscellanées copiés dans ce contexte, qui rendent compte de la circulation d'un nouveau catalogue commun, caractérisé notamment par la présence de traductions gréco-latines.

La deuxième partie porte l'attention sur les carrières des humanistes au service de la papauté, dans une période particulièrement complexe. C. Revest montre d'abord comment les trajectoires individuelles se sont inscrites dans la conjoncture de recomposition politique qui caractérise l'Italie centro-septentrionale des années 1400 et fait ressortir le rôle de deux papes dans leur recrutement, Innocent VII (1404-1406) et Alexandre V (1409-1410). Elle examine ensuite l'expérience de ces curialistes dans une ville de Rome en proie à de multiples turbulences et au sein d'une institution secouée par la révolte des cardinaux à partir de 1408, en suivant une série de moments-clés, tels que la tenue des conciles de Pise et de Constance, dont les humanistes furent non seulement des témoins, mais aussi des acteurs de premier plan. L'historienne change de perspective au chapitre suivant, pour s'intéresser aux activités et aux statuts des humanistes au sein du gouvernement ecclésiastique, en tant qu'officiers, clercs et familiers. Elle tire le bilan de ses multiples dépouillements pour mettre en lumière trois phénomènes : le rôle prééminent de certaines maisons cardinalices ; la place spécifique de la chancellerie apostolique, « vivier socio-professionnel de l'humanisme » ; la montée en puissance de l'office de secrétaire apostolique, qui tendit dès cette époque à devenir un « pré carré » réservé aux figures les plus en vue du mouvement. Mais à ces premiers aspects s'ajoute, insiste-t-elle, une autre facette non moins significative, à savoir les carrières bénéficiales de ces humanistes et d'une manière plus générale leur insertion dans le système de distribution des grâces pontificales. Leurs fonctions leur ont ouvert des opportunités socio-économiques dont certains ont su largement tirer profit.

La troisième partie met au premier plan une révolution rhétorique, le cicéronianisme, dont la papauté du Grand Schisme est présentée comme un laboratoire majeur. L'analyse procède en trois temps, soulignant combien l'appel à l'imitation antique s'articulait à une ambition d'engagement public et de renouvellement des discours et des représentations du pouvoir. C. Revest commence par évoquer les différentes formes et applications de la réhabilitation de l'œuvre oratoire et de la vie de Cicéron. L'attention est ensuite portée sur la définition et la diffusion d'un nouveau style latin néo-cicéronien. À partir d'un large corpus de discours, C. Revest dresse le portrait de cette méthode de composition qui, souligne-t-elle, se caractérise aussi par sa recherche de distinction vis-à-vis du *sermo modernus* et de l'*ars dictaminis*. Si dans la correspondance diplomatique la résistance du *dictamen* reste forte, quelques cas significatifs d'expérimentations rhétoriques peuvent toutefois être discernés. Un

dernier moment est consacré à la contribution des humanistes aux débats concernant le redressement de l'Église. L'idéal du réveil de l'Antiquité est en effet employé pour élaborer l'imaginaire au long cours d'une papauté « renaissante » : une papauté gouvernée par des prélats formés à la bonne éloquence et semblables aux grands Anciens, une papauté héritière de la pompe impériale, une papauté conservatoire de la latinité classique et protectrice des vestiges, seule légitime à diriger Rome. L'étude finale de la bulle de refondation de l'université de Rome en 1406 met de la même manière en lumière la promotion de l'humanisme en culture officielle, qui « associait dans un même rêve de grandeur lettrés et prélats, ville et administration, à partir d'une croyance commune dans la force vitale de la culture latine et la puissance de la mémoire ».

Voici au total un ouvrage important, appelé à devenir une référence pour l'historiographie de l'humanisme, tant pour ses multiples apports documentaires que pour les thèses qu'il défend. C'est aussi, nous semble-t-il, un exemple remarquable de méthode interdisciplinaire, qui fait dialoguer l'étude philologique, littéraire et historique. »





« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Cécile Troadec, ancienne élève de l'École française de Rome, intitulé *Roma crescit. Une histoire économique et sociale de Rome au XV<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française de Rome, 2020, 555 p. (BEFAR n°385). Ce livre est issu d'une thèse de doctorat, couronnée en 2017 par le prix d'histoire économique de l'Association française des historiens économistes, et réalisée en co-tutelle sous ma direction (Sorbonne Université) et celle de Jean-Claude Maire Vigueur (Roma Tre).

Comment une société s'adapte-t-elle aux changements de conjoncture ? Telle est la question à laquelle l'ouvrage tente de répondre en examinant les évolutions de l'économie et de la société romaines au cours d'un long XV<sup>e</sup> siècle (1398-1527), marqué par une forte croissance démographique et économique. Le retour progressif de la curie pontificale après le Schisme transforme cette ville moyenne d'Italie centrale en une nouvelle « capitale », une ville de cour, dont le rayonnement se déploie à l'échelle de la

péninsule italienne, mais également à l'échelle internationale. En associant approche macro-économique et micro-histoire, ce livre interroge les conditions de possibilité de la croissance et ses effets.

Le premier chapitre pose le cadre, en décrivant les rythmes de la croissance, d'abord lente jusqu'aux années 1460, mais qui s'accélère jusqu'à l'essoufflement des années 1510, précédant de peu le Sac de 1527. Deux générations ont ainsi été portées par la conjoncture favorable de ces « Cinquante glorieuses », dynamisée par la présence de la curie pontificale. L'étude des importations le démontre, Rome n'est plus qu'un tiers d'elle-même en l'absence du pape, tant les rythmes ralentissent dès lors que ce dernier s'éloigne de l'Urbs. Mais la respiration économique de Rome est aussi celle d'une ville de pèlerinage dont la démographie « élastique » et le marché à géométrie variable sont directement influencés par les scansion du calendrier liturgique. Ce marché romain n'est que faiblement encadré par les papes, dont les interventions discrètes relèvent d'un semi-dirigisme économique. Rome dans la conjoncture de 1400 présente donc de nouvelles opportunités d'investissement et d'ascension sociale.

Les chapitres suivants s'attachent à analyser les transformations des structures de production, rurale et urbaine, qui découlent de ce changement de conjoncture. Le chapitre 2 montre comment la Campagne romaine s'engage, au cours du XV<sup>e</sup> siècle, dans la voie du *latifundium*, d'une économie pastorale extensive organisée autour de la monoculture du grain. La déprise humaine qui s'accroît dans la Campagne romaine et l'extension de l'inculte

expliquent la baisse de la production céréalière et provoquent la concentration des terres et des troupeaux entre les mains d'un petit nombre de propriétaires et d'« entrepreneurs de la transhumance ». Les capitaux autrefois placés dans l'économie des grands domaines fonciers, les *casali*, sont donc réinjectés dans divers secteurs de l'économie urbaine. Le chapitre 3 est ainsi consacré à réévaluer l'importance de la production artisanale à Rome, en croisant la documentation écrite et les récents apports de l'archéologie. La demande d'un marché de consommateurs très diversifié stimule l'allant de cette production locale qui bénéficie encore des transferts technologiques assurés par la présence d'artisans étrangers hautement qualifiés. Malgré ce contexte favorable, un « discours de crise » semble pourtant prévaloir sous la plume des Romains, dont certains comme Stefano Infessura ou Marco Antonio Altieri dressent de véritables réquisitoires contre l'ingérence des papes dans l'économie urbaine. Ces auteurs y expriment aussi un sentiment de déclassement social, en décalage avec la réalité objective de leur enrichissement au cours de la même période, qui ne peut se comprendre que par l'apparition de nouvelles élites urbaines, liées à la curie, et avec lesquelles l'ancienne noblesse citadine romaine n'est pas en mesure de rivaliser. C'est à cette conscience aiguë, exprimée par les contemporains, des inégalités sociales dans un contexte de croissance économique que s'intéressent les trois derniers chapitres. En replaçant Rome dans une histoire plus large, celle des villes de l'Italie renaissante, le chapitre 4 démontre comment la croissance économique s'est accompagnée d'une accentuation des phénomènes de mobilité sociale et des inégalités, manifestes aussi bien à l'intérieur de certains groupes sociaux ou socio-professionnels, qu'à l'échelle de la société romaine dans son ensemble. Ces recompositions entraînent un changement social de grande ampleur, qui ne se résume pas à une simple « circulation des élites ». La noblesse citadine romaine, qui se définissait un siècle plus tôt par une profonde cohésion sociale et des pratiques économiques très homogènes, acquiert dès lors une physionomie plus composite. Si certaines familles de la noblesse citadine restent fidèles à l'ancien modèle de la *bovatteria* et continuent d'investir exclusivement dans l'économie du *casale* et le grand élevage spéculatif, d'autres, beaucoup plus nombreuses, diversifient leurs stratégies afin de s'adapter à la nouvelle conjoncture. Les résultats de ces tentatives d'adaptation sont inégaux, comme en témoignent les écarts grandissants entre les montants des dots et les niveaux de fortune.

On observe des phénomènes comparables pour les milieux populaires qui subissent eux aussi les conséquences sociales de la « métropolisation » de Rome : l'évolution des prix de l'immobilier, analysés dans le chapitre 5, en est l'un des indicateurs les plus notables, dans une ville dont la population devient, au cours du second XV<sup>e</sup> siècle, majoritairement locataire. Au moment où surgissent les premières façades monumentales des palais cardinales, se dessine en outre le début d'une gentrification de certains quartiers centraux de Rome, dans lesquels l'accès au logement devient plus difficile pour les milieux populaires.

Dans cette nouvelle Rome, les anciennes élites mettent tout en œuvre pour perpétuer leur statut et tenir leur rang dans une ville de cour (chapitre 6). La compétition sociale se donne à voir dans l'inflation des dots et des trousseaux, dans de nouvelles pratiques successorales privilégiant la patrilinéarité, dans une culture des apparences et de l'ostentation que tentent en vain de tempérer les normes somptuaires. Prenant conscience de leur déclassement – tout relatif – par rapport aux nouvelles élites, les familles de la noblesse citadine font alors de la *romanitas* l'une des sources de légitimation de leur statut social. L'invention de généalogies fictives destinées à prouver une ascendance antique constitue un nouveau paramètre de la distinction sociale devant contribuer – du moins l'espèrent-elles – à faire reconnaître leur supériorité par rapport au reste de l'aristocratie italienne.

Ce beau livre embrasse un pan peu connu de l'histoire de Rome qu'il analyse en faisant appel aux outils des sciences économiques, de la sociologie, de l'anthropologie et de la géographie sociale. »